Document generated on 09/08/2026 12:13 a.m.

Analyses
Revue de littératures franco-canadiennes et québécoise

Relationnalité langagière dans la création et la traduction de l'extrême contemporain
Présentation

Dominique Hétu and Eftihia Mihelakis

Volume 19, Number 2, 2025

Relationnalité langagière dans la création et la traduction de l'extrême contemporain

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1124064ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1124064ar

See table of contents

Publisher(s)

Centre de recherche sur les francophonies canadiennes (CRCCF)

ISSN

1715-9261 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Hétu, D. & Mihelakis, E. (2025). Relationnalité langagière dans la création et la traduction de l'extrême contemporain : présentation. *Analyses*, *19*(2), 5–12. https://doi.org/10.7202/1124064ar

© Dominique Hétu et Eftihia Mihelakis, 2026

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Relationnalité langagière dans la création et la traduction de l'extrême contemporain

Dominique Hétu
Université de Brandon

Eftihia Mihelakis
Université de Brandon

Que faut-il transmettre, traduire ou trahir au Québec et au Canada, entre le Québec et le Canada, au XXIe siècle ? Et que dire des relations possibles ou impossibles avec les États-Unis ? Et comment ? Avec quel cadre théorique aborder ce champ littéraire de l'extrême contemporain ? Nous admettons d'emblée être loin d'une réponse. Il est certain que nous ne pouvons plus célébrer les différences dans un élan multiculturel plein de candeur. Comme le rappelle Felwine Sarr à propos de la crise de la relationnalité dans le monde, les rapports issus des milieux marginalisés sont « de plus en plus fondés sur la solidarité et la réciprocité », alors que nos sociétés restent marquées par « la lutte et […] la prédation » (2017 : 12). Cette tension entre les pratiques de solidarité, portées par les marges, et la logique de rivalité et d'appropriation, cristallise le champ littéraire actuel. Au Canada comme au Québec, cette tension se manifeste de manière aiguë dans la sociabilité que permettent les politiques concernant la langue française. Héritées des traumatismes coloniaux et de la peur de l'effacement, ces politiques tendent trop souvent à figer la langue dans une logique défensive. Les discours médiatiques, quant à eux, transmettent des stéréotypes francophobes qui reconduisent une hiérarchisation implicite ou explicite où l'anglais a préséance sur le français. La question de l'égalité, voire de l'équité entre le français et l'anglais occupe certes une place de plus en plus importante dans les discours politiques et institutionnels depuis la modernisation de la *Loi sur les langues officielles* (2024). Ce discours nomme les enjeux systémiques vécus à l'aune des pressions capitalistes de la mondialisation : les francophones au Canada en contexte minoritaire ne sont pas épargnés par l'impérialisme culturel et linguistique de l'anglais. Inspiré comme nous, comparatistes que nous sommes, de la pensée d'Erich Auerbach (2005), Bernard Cassen insistait déjà au début du dernier quart du XXe siècle pour dire que « [d]ans cette mondialisation des valeurs, les phénomènes linguistiques jouent un rôle de premier plan et l'anglais, langue véhiculaire de la première puissance impérialiste, a dans ce contexte un rôle privilégié » (1978 : 95). Le langage littéraire, autant dans l'attention que porte ce dernier à l'usage (in)approprié des langues, à l'idiome, à l'imaginaire, mais aussi aux inconscients et aux désirs (in)avoués, aux cicatrices de la colonisation ou de l'/a (im)migration, pour ne nommer que ces derniers, cultive d'autres mémoires, laisse des brèches entrouvertes, incarne des corps hybrides, risque une proximité que le langage politique ne permet pas. Mais peut-on toujours aborder ces formes relationnelles de la langue à l'aide de notions théoriques issues de la fin du XXe siècle ?

@nalyses revue des littératures franco-canadiennes et québécoise
volume 19 numéro 2 – p. 5-12

Historiquement parlant, la notion de littérature mineure a pu créer des espaces de refuge pour les exilés occidentaux du xx^e siècle. La pensée poststructuraliste qui en découle a réussi à franchir l'océan Atlantique grâce à des migrations, à des transferts et à des traductions des langues de l'Europe de l'Ouest vers les langues normées de l'Amérique. Mais la notion de littérature mineure ne résonne plus avec la même intensité dans nos milieux universitaires en études littéraires, comme ce fut le cas dans la dernière moitié du xx^e siècle. Nous ne préconisons pourtant pas de souscrire à une posture nostalgique. Il faut toutefois admettre que cette notion, que Gilles Deleuze et Félix Guattari (1975) associent à l'œuvre et à la vie de Franz Kafka, ne circule plus (ou très peu), n'enchante plus, ne résonne plus à notre époque ici, au Québec et au Canada.

Et que dire de la pertinence de la notion d'écriture migrante, longtemps considérée comme l'« emblème de la littérature de la fin du xx^e siècle, particulièrement au Québec » (Chartier, 2002 : 303), à une époque où se mettent à écrire et à traduire les deuxièmes, voire les troisièmes générations d'enfants issus de l'immigration et de la loi 101 (Mihelakis, 2018) ? Que dire de l'héritage (in)avoué de la pensée sur les littératures minoritaires fondées sur des savoirs qui prennent place au milieu de la désertification communautaire et intellectuelle hors Québec. À l'époque où François Paré écrit *Les littératures de l'exiguïté* (1992), la ligne de fracture devait passer par la démarche créative et entendait s'écrire en affichant ouvertement une fragilité de la subjectivité. Est-ce toujours le cas aujourd'hui ? Cette fragilité a-t-elle la même résonance ? Si « [c]es relations sont d'autant plus importantes que les littératures francophones sont les seules, en Amérique, à n'avoir pas renversé en leur faveur la dialectique du centre et de la périphérie » (Gauvin, 2008 : 121), faut-il renverser le pari de la fragilité pour avancer dans une autre forme de résistance sans compromis ? Et que dire des langues francophones qui s'inventent, s'écrivent, survivent au sud de la frontière nationale ? Quelles relations entretenir, quel lien établir avec ces voix ? Quels refuges existe-t-il pour ces corps dont l'apparition émet une lumière fragilisée, quand l'écho de ces derniers ne peut pas générer un pouvoir majoritaire dans la sphère politique, ni de la connaissance, ni de l'identité, ni de la langue ?

C'est dans ce « marécage politique du langage franco [au prisme de l']Amérique » (Giroux, 2019 : 9) en ruine, c'est dans cet abîme épistémologique aux constellations clignotantes que se situe notre réflexion sur la création et la traduction de l'extrême contemporain et à partir de laquelle nous proposons ici une ébauche. En ce sens, nous avons voulu voir s'il était possible d'aller au-delà de l'isolationnisme d'un modèle reconduisant le récit des deux solitudes, pour être à l'écoute des im/possibilités de la relationnalité langagière. Autrement dit, il ne s'agit pas seulement de constater la coexistence possible ou impossible des langues majoritaires/minoritaires, mais d'y voir une relation potentielle avec les langues autochtones, avec les langues issues de l'immigration. Comment ces dernières se heurtent-elles ou s'entrelacent-elles ?

Il existe un renouvellement marqué de l'intérêt pour la littérature anglophone en français au Québec (Nasrallah *et al.*, 2019). Ce regain d'attention s'inscrit dans un contexte où la littérature agit comme laboratoire de contacts linguistiques. C'est dans la foulée de ce renouvellement que s'inscrit la réflexion de Jérôme Melançon dans les pages de ce dossier. En dialogue avec la pensée de Walter Benjamin (1923), Melançon conçoit la traduction de documents d'archives des pensionnats autochtones du Canada comme un moyen de rendre perceptibles les institutions et les relations qu'elles maintiennent. L'auteur conceptualise donc la traduction comme un geste éthique et critique, qui révèle des dynamiques de pouvoir plutôt que de se limiter à la transmission de contenus. Cette pratique met en lumière les silences

et les tensions de l'histoire coloniale, tout en ouvrant un espace de relation et de résistance : « Le travail collaboratif d'où émerge et dans lequel s'inscrit la tâche de traduction mène de la sorte à bien comprendre les relations interpersonnelles et systémiques qui sont figées dans les documents d'archives et qui pourront être reconfigurés, voire dépassés, à la suite de leur reprise contemporaine ». La traduction peut décoloniser en éclairant les liens et les tensions qui se nouent entre eux dans le processus de « prolongation de la vie de l'œuvre ». Cette dimension se concrétise particulièrement dans le geste de traduction d'œuvres d'auteurices autochtones et racisées et racisés, où chaque décision engage non seulement le texte mais aussi les vies, les voix et les expériences vécues.

À cet égard, l'augmentation notable des traductions de textes d'autrices et d'auteurs autochtones anglophones, notamment publiées par Mémoire d'encrier, constitue un geste significatif : elle rend visibles des voix marginalisées, tout en faisant de la traduction un acte d'hospitalité. Ces traductions ne se contentent pas de transférer un texte d'une langue à l'autre : elles contribuent à une épistémologie de la relationnalité langagière attentive aux savoirs minorisés et aux manières de connaître le monde. De même, le travail de traduction d'autrices et d'auteurs noir·e·s par des écrivaines et des traductrices noires francophones, tel le projet *Martiales* de Stéphane Martelly et de Chloé Savoie-Bernard aux Éditions du remue-ménage, ou encore la traduction par Martelly du recueil *Magnetic Equator* de Kaie Kellough (2023) illustrent le rôle central des traductrices dans la médiation des expériences diasporiques et postcoloniales. En agissant comme des passeuses entre langues, communautés et contextes culturels, elles montrent que chaque choix linguistique et chaque décision interprétative participent à la création de savoirs, à la reconnaissance des héritages et à l'ouverture à des formes de compréhension et de solidarité autrement invisibilisées.

Le livre *Désormais ma demeure* (2020) de Nicholas Dawson, qui se caractérise par un usage hybride et expérimental de la langue, montre que la littérature est une pratique qui reflète l'impossibilité de se tenir dans un lieu unique. Cette attention croissante portée à l'hybridité linguistique et générique dans la création et la traduction ouvre un nouvel horizon d'attente : elle déplace le regard hors des catégories traditionnelles de la nostalgie d'une origine perdue ou de la confrontation binaire entre langues et cultures, pour réclamer ce qu'Édouard Glissant a nommé les « identités-relations » (2010 : 40). Elle invite à penser des formes d'entre-deux autrement impossibles dans la sphère politique.

La vitalité du champ littéraire de l'extrême contemporain s'exprime également dans des espaces moins institutionnels, comme les plateformes littéraires numériques (*sx salon*), où circulent des traductions qui participent à un élargissement du canon francophone et québécois. La traduction d'autrices et d'auteurs issu·e·s de minorités ethniques et linguistiques, de l'anglais vers le français – pensons aux traductions des essais de Toula Drimonis (2024) ou des romans de Dimitri Nasrallah (2023) – ouvre la voie à des récits qui fracturent la mémoire nationale. Le dialogue entre Toula Drimonis et Eftihia Mihelakis, qui conclut notre dossier, met ainsi en relief à la fois la complexité des appartenances linguistiques au Québec et à partir du Québec, et les nuances qu'introduisent la loi 101 et ses prolongements. Mihelakis, née à Montréal en 1982, insiste sur les écueils de la dimension politique de la langue, en rappelant que la législation linguistique, tout en ayant favorisé l'émergence de nouvelles générations de francophones, s'est aussi accompagnée de séquelles imaginaires et psychiques : certes la force de cette loi se situe dans le prolongement des pratiques de survivance et de résistance

à l'impérialisme linguistique et culturel de l'anglais. Cependant, il faut se rappeler que toute loi se rapporte à un lien entretenu, tendu, à tenir, à entretenir avec la violence, l'autorité et le pouvoir (Derrida, 1994). Comment envisager le fondement, l'apparition, la circulation, le partage de la subjectivité dans de telles circonstances ? La fragilité subjective se négocie autrement pour les enfants de la loi 101 et nous n'avons pas encore commencé à en examiner les formes. Drimonis, de son côté, témoigne d'une expérience différente puisqu'elle n'est pas une enfant de la loi 101 : grandir en grec, être scolarisée en anglais, travailler dans cette langue, tout en intégrant un français imparfait, tous ces aspects constituent son identité québécoise.

Les deux voix sont traversées par des sentiments mêlés de fatigue, d'attachement, de rejet ou de désir de reconnaissance. Elles se distinguent toutefois par leur angle : Mihelakis propose une réflexion critique sur la domination, tandis que Drimonis met en valeur l'expérience vécue de ces strates identitaires, entre effort, contrainte et ouverture. Drimonis ajoute aussi que si la loi 101 a permis une immersion féconde dans la culture francophone, elle a aussi imposé aux enfants issus de l'immigration des contraintes assimilationnistes, nourrissant une relation parfois fragile au français. Son parcours, comme celui de Mihelakis, montre comment une loi produit des fractures générationnelles où d'autres transmissions, d'autres traductions, d'autres trahisons transigent et se trafiquent au sein d'une même communauté ethnoculturelle. Toutes deux insistent pourtant sur la nécessité de concevoir la langue non comme un simple instrument de différenciation, mais comme un espace de transformation de soi.

Loin de reproduire le schéma des deux solitudes, les œuvres explorées esquissent d'autres formes de vivre-ensemble langagier et culturel. Les textes de ce dossier approfondissent cette question en montrant comment la traduction et le rapport entre les langues créent un espace liminaire permettant une ouverture non seulement à la pluralité de l'autre, mais aussi à la pluralité de soi, comme tout texte se découvre et se dévoile à travers sa lecture et sa relecture en d'autres langues, et toute langue se découvre et se dévoile à travers la complexité introduite par la traduction d'œuvres pensées pour un autre système linguistique (Sofo, 2019 : 6).

La traduction et la circulation des textes apparaissent ainsi comme des espaces relationnels qui ouvrent des lignes de fracture pour semer le doute sur la violence du langage politique. Or nous n'abordons pas le langage littéraire « comme un simple contre-discours au juridique, son altérité radicale » (Mihelakis, 2019). Parce que ce dernier emprunte des voies qui « se faufilent dans les plis de la vie » (*Ibid.*), dans ses rouages ordinaires (Hétu, 2021), ce dossier est une plongée dans les territoires minés de la création et de la traduction de l'extrême contemporain.

C'est dans cet esprit que le dossier accueille l'intermède poétique « écrire queer et dizygote » de Chantal Nadeau, Montréalaise d'adoption et autrice publiée chez Hamac et qui vit et écrit à Chicago en Illinois, aux États-Unis. Cet intermède n'est pas un simple ajout esthétique : il constitue une expression créative, sensible, subversive des enjeux d'appartenance queer et francophone en Amérique. Cette inclusion témoigne d'une volonté pour nous de créer des refuges aux cadres universitaires traditionnels, tout en offrant un espace où les idées peuvent se ressentir et où la langue elle-même et ses porosités s'incarnent dans la pratique créative. Le texte hybride de Nadeau est une contre-voix : c'est une voix qui s'affranchit du silence pour dire « j'existe », pour éjecter le poids du silence et s'écarter ainsi du chemin déjà tracé de la norme dominante. L'anglais et le français se chevauchent, se transforment, révélant les tensions et les possibilités de l'influence dans un espace où les pratiques minorisées ou « bâtardes », pour reprendre les mots de l'autrice, deviennent vectrices de sens et de connexion, mais s'accompagnent aussi « de la rage / de la haine / [et] du dégoût ».

Chaque mot, chaque jeu linguistique, chaque déplacement entre langues est à la fois un geste d'émancipation, de résistance et de création de nouvelles formes de relationnalité discursive, une écriture qui « ne sera jamais celle des normes et de la conformité des genres / toujours celle qui geyser des craques, trous, fissures, des surfaces pas belles ». Cet intermède poétique s'articule ainsi en tant qu'espace de mouvance pour les identités fragiles. Comme l'écrit la poète, « l'identité n'est plus une ancre, mais une mouvance queer ». C'est dans cette dynamique d'exploration d'une certaine libération de la parole hors des frontières binaires que s'inscrit également l'étude de Nicole Nolette, laquelle examine les tensions propres à l'œuvre de France Daigle. L'écriture dramatique de la romancière acadienne est ici revisitée à partir de ses textes de théâtre inédits conservés à Bibliothèque et Archives Canada. Ces documents témoignent à la fois d'une expérience de l'écriture dramatique et d'une redéfinition esthétique des dialogues, notamment par la métathéâtralité dans des pièces comme *Craie* (1999). Le travail de Nolette s'appuie sur ces archives et fait ainsi apparaître les traces enfouies ou occultées. Le théâtre n'est plus un simple dispositif d'énonciation : c'est un moyen d'explorer les formes de justification et de légitimation structurant l'articulation de l'œuvre littéraire à ses contextes de création et de production.

Nolette explore ainsi une facette à ce jour inédite de la relationnalité langagière en analysant le rapport interdépendant entre théâtre, roman et langue chiac. Elle s'interroge sur la façon dont la « relationnalité du plateau au texte » influe sur la possibilité même d'un « code langagier », c'est-à-dire d'un système stable de communication, sans cesse mis en jeu et déstabilisé par la scène et l'écriture, voire par la « dramaturgie de plateau ». Son analyse permet d'élargir cette réflexion sur l'hybridité linguistique en soulignant comment elle se déploie non seulement dans les textes, mais aussi dans l'articulation entre genres et pratiques scéniques. Cette attention portée aux échanges langagiers, dans l'œuvre de Daigle, prépare le terrain à la perspective « postlingue » que propose Arianne Des Rochers. Là où Nolette analyse l'articulation entre théâtre, roman et pratiques scéniques dans la construction d'un « code langagier », Des Rochers montre, par l'analyse de deux textes littéraires récents publiés en Acadie, comment la pluralité des voix et la mobilité des pratiques langagières permettent de repenser les relations entre les locutrices et les locuteurs et la notion de stabilité linguistique.

Des Rochers se penche sur la traduction d'*Océan* de Georgette LeBlanc (2019) et le recueil de poésie *Entre Rive and Shore* de Dominique Bernier-Cormier (2023) et expose comment ces deux textes déjouent les normes homogénéisantes de la langue. En mettant en scène des voix plurielles et hétérogènes à partir de pratiques langagières vivantes et parfois fictives, ces œuvres montrent que l'incommensurabilité peut constituer le fondement des relations entre locutrices et locuteurs. Des Rochers, qui est elle-même traductrice, adopte une approche postlingue en considérant toutes les pratiques langagières comme fondamentalement hétérogènes. Les notions de « multilinguisme » ou d'« hétérolinguisme » ne sont plus de mise. L'écriture et la traduction sont des pratiques ouvertes, où les choix linguistiques s'ancrent tantôt dans le paysage et les communautés, tantôt dans l'imagination et la créativité, indépendamment des variétés reconnues.

D'ailleurs, comme nous le rappelle Glissant,

> [i]l y a toujours eu des communautés qui se formaient en nations, parce qu'une nation est un devenir, une nation n'est pas une fixité ? Si une nation était une fixité, elle périrait. Donc il y a toujours eu des nations, mais à partir d'un certain moment, le modèle s'est imposé de ce qu'on appelle l'État-nation. C'est-à-dire une nation avec une armée, une

> législation contraignante, des tendances à s'exporter, c'est-à-dire à coloniser, à aller chez les autres pour dominer et non pas pour entrer en relation (2018 : 145).

En effet, si la contribution de Melançon signale, d'une part, « l'existence de stratégies de résistance où la traduction des langues colonisatrices en langues autochtones participe à contrer le monolinguisme de [ces] États-nations » (Bertrand, 2024 : 32), la contribution de Des Rochers met plutôt en lumière comment, dans le contexte acadien où l'imposition d'un idéal monolingue crée des tensions identitaires, des textes comme *Océan* et *Entre Rive and Shore* rompent avec la conception traditionnelle de la traduction en refusant le couplage langue/nation/culture. On comprend que la traduction postlingue n'est plus un transfert d'une langue à l'autre, mais un déplacement d'un corps à l'autre, d'un lieu à l'autre, tenant compte de l'incommensurabilité des expériences et des subjectivités. Les « pratique[s] postlingue[s] […] ne cherche[nt] […] ni la neutralité ni l'intelligibilité », écrit-elle : ces dernières trahissent la norme pour ouvrir à la rencontre, à la création, à l'invention d'autres publics dans et par « l'acte relationnel qu'est la traduction ». Ces pratiques posent ainsi les fondements d'une politique postlingue, où l'invention, la surprise et l'opacité peuvent être moteurs de jouissance et pas seulement de détresse.

La littérature, notamment par l'émergence récente d'une hybridité linguistique, ne se contente plus de juxtaposer langue majoritaire et langue minoritaire, mais propose de véritables espaces d'habitabilité (Harel, 2006) qui résistent à un vivre-ensemble superficiel. Cette dynamique subvertit la binarité héritée du colonialisme – français/anglais, colonisateur/colonisé, dominant/dominé – pour déplier des modes d'expression qui refusent de se ranger du côté des bonnes intentions. Notre propre parcours en milieu francophone minoritaire, dans les Prairies canadiennes, a indéniablement influencé cette réflexion. En tant que chercheuses et écrivaines du Québec installées depuis une dizaine d'années en contexte francophone minoritaire au Manitoba, nous écrivons, enseignons, existons, vivons dans la dispersion et la désertification. Les savoirs autour de nous et en nous sont menacés, fragmentés. Les combats sont trop souvent à refaire. Or, il faut croire que faire ou penser augure la transmission, rend possible la création. Par la survivance de nos identités multiples ou par le désir de sortir d'un moi homogène, nous sommes en relation avec nos vivants et nos morts. Ensemble, les trois défis (transmettre, traduire, trahir) cristallisent l'envolée de ce dossier ainsi que nos subjectivités fragiles. C'est dans ce contexte que la pensée en relation est devenue essentielle : d'où la mise en scène de trois textes scientifiques, d'un texte de création et d'un dialogue.

Vivre et écrire en français dans un contexte implique une tension constante entre vulnérabilité et inventivité. Cette expérience partagée, mais distincte pour chacune et chacun de nous façonne nos pratiques d'écriture et nos manières de penser : elle nous incite à explorer le français au Québec et hors Québec comme un espace fragile, traversé par la présence insistante de l'anglais et marqué par la mémoire et la présence d'autres langues et d'autres histoires, notamment autochtones. En ce sens, écrire et traduire consistent en des gestes relationnels qui conjuguent attachement et déplacement, continuité et fracture. Car s'il faut transmettre, traduire, trahir pour entrer en contact avec l'autre par et dans les langues qui nous constituent, qui nous échappent, qui nous hantent, cela nécessite aussi, et surtout, une ouverture à la relationnalité langagière.

Bibliographie

Auerbach, Erich (2004). *Le haut langage : langage littéraire et public dans l'Antiquité latine tardive et au Moyen Âge*, traduit de l'allemand par Robert Kahn, Paris, Belin, coll. « L'extrême contemporain ».

Bertrand, Karine (2024). « Autotraduction, diglossie et revitalisation des langues autochtones dans les cinémas québécois et autochtones », *Alternative francophone*, vol. 3, nº 5, p. 26-43.

Canada. ministère de la Justice (2024). *Loi sur les langues officielles*, [En ligne], [https://laws-lois.justice.gc.ca/pdf/o-3.01.pdf] (consulté le 1er octobre 2025).

Cassen, Bernard (1978). « La langue anglaise comme véhicule de l'impérialisme culturel », *L'Homme et la société*, nos 47-50, p. 95-104.

Chartier, Daniel (2002). « Les origines de l'écriture migrante : l'immigration littéraire au Québec au cours des deux derniers siècles », *Voix et Images*, vol. 27, n° 2 (hiver), p. 303-316.

Dawson, Nicholas (2020). *Désormais, ma demeure*, Montréal, Éditions Triptyque, coll. « queer ».

Deleuze, Gilles, et Félix Guattari (1975). *Kafka : pour une littérature mineure*, Paris, Éditions de Minuit.

Derrida, Jacques (1994). *Force de loi : le fondement mystique de l'autorité*, Paris, Éditions Galilée.

Drimonis, Toula (2024). *Nous, les autres*, traduit de l'anglais par Mélissa Verreault, Montréal, Éditions Somme toute.

Gauvin, Lise (2008). « Écrire en français en Amérique : de quelques enjeux », *Francophonies d'Amérique*, n° 26 (automne), p. 121-134.

Giroux, Dalie (2019). *Parler en Amérique : oralité, colonialisme, territoire*, Montréal, Mémoire d'encrier.

Glissant, Édouard (2010). *L'imaginaire des langues*, Paris, Gallimard.

Glissant, Édouard, et François Noudelmann (2018). *L'entretien du monde*, Vincennes-Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes.

Harel, Simon (2006). *Braconnages identitaires : un Québec palimpseste*, Montréal, VLB éditeur.

Hétu, Dominique (2021). « Penser les lieux du *care* : fiction, *wonder* et vies ordinaires », *A contrario*, vol. 31, p. 63-79.

Kellough, Kaie (2023). *Équateur magnétique*, traduit de l'anglais par Stéphane Martelly, Montréal, Éditions Triptyque, coll. « poèmes ».

Mihelakis, Eftihia (2018). « À propos du milieu », dans collectif d'auteurs, *Françoise Stéréo : anthologie*, Montréal, Moult Éditions, p. 265-270.

Mihelakis, Eftihia (2019). « Marie Darrieussecq et Christine Angot : récidivistes du réel », *Captures : figures, théories et pratiques de l'imaginaire*, vol. 4, nº 1 (mai), [En ligne], [https://www.erudit.org/fr/revues/captures/2019-v4-n1-captures04633/1060153ar/] (consulté le 15 septembre 2025).

Nasrallah, Dimitri (2023). *Hotline*, traduit de l'anglais par Daniel Grenier, Montréal, Éditions La Peuplade.

Nasrallah, Dimitri, *et al.* (2019). « Écrire en anglais au Québec », *Lettres québécoises*, nº 173, p. 17-41.

Paré, François (1992). *Les littératures de l'exiguïté*, Hearst, Le Nordir.

Sarr, Felwine (2017). *Habiter le monde : essai de politique relationnelle*, Montréal, Mémoire d'encrier.

Sofo, Giuseppe (2019). « Du pont au seuil : un autre espace de la traduction », *TRANS-*, vol. 24, [En ligne], [http://journals.openedition.org/trans/2335] (consulté le 1er septembre 2025).